

Je dédie ce livre à mon frère François, sans qui tout cela ne serait sans doute jamais arrivé.

L'Ours

Avant-propos

C'était en hiver, il y a déjà longtemps, quelque part dans une forêt biélorusse. Le thermomètre devait marquer 25 °C en dessous de zéro. La neige était épaisse, dure. Elle craquait sous mes pas étouffés. Le forestier qui m'accompagnait marchait devant moi, chapka vissée sur la tête, un vieux fusil soviétique en bandoulière, les mains nues rougies par le froid. Il portait un sac à l'épaule, dans lequel il avait déposé un morceau de fromage, du pain noir et une petite fiole de vodka. Dans la forêt silencieuse, nous guettions les élans, les grands tétras, les sizerins, les pics, les chouettes, les grives, les mésanges. Le matin, nous avions croisé des traces de loups qui s'engouffraient dans un étroit layon et allaient se perdre dans un marécage gelé. Sur les rives figées d'une rivière prise par les glaces, il y avait les traces bien nettes d'une loutre en maraude. Au pied d'un gros chêne, nous avons découvert le terrier d'un chien viverrin. Soudain, dans une clairière silencieuse, de larges empreintes bien dessinées dans la neige, plus grandes qu'une assiette. L'ours brun ! Ces traces récentes, très fraîches, étaient mon premier contact tangible avec lui, et cette rencontre de hasard un réel instant d'émotion brute. Mon compagnon de marche m'expliqua qu'ici, l'hiver, les ours, surtout des mâles ou des subadultes, sortent parfois pour se nourrir. Nous suivîmes le chemin de l'ours sur 2 ou 3 kilomètres, avec l'espoir d'apercevoir la grosse bête. Puis les pas du plantigrade se perdirent dans la forêt.

Plus tard, en Suède, ce furent mes premières visites de tanières, en été, quand les ours bruns ne s'occupent guère de leurs gîtes hivernaux, mais vaquent à leurs occupations, au cœur des immenses forêts scandinaves. **C'est plus tard, en Suède, que je visitai mes premières tanières, en été, quand les ours bruns ne s'occupent guère de leurs gîtes hivernaux, mais vaquent à leurs occupations, au cœur des immenses forêts** scandinaves. Émotion vraie, dans ces caches calfeutrées où les animaux fuient les grands froids boréaux. Ce fut aussi l'Espagne, dans les profondeurs cantabriques, dans ces forêts bizarres où les arbres sont torturés, où les fougères aigles scintillent dans les matins d'automne. Premières marques des griffures d'ours sur les écorces lacérées, premières crottes toutes fraîches de la nuit sur le chemin muletier, premières et rares gueulantes d'Oso pardo, le nom espagnol de l'ours brun, dans les crépuscules enchantés, avec ma compagne Marie, à arpenter ensemble, seuls pendant de longues semaines, les belles montagnes asturiennes. En France, dans les Pyrénées, en Roumanie, en Espagne, en Italie, en Suède, en Biélorussie, ce furent les rencontres avec les hommes des ours, Gérard Caussimont, Jean-Jacques

Camarra, Laszlo Szabo-Szeley, Alphonso Hartansanchez, Stefan Haglund, Vitali Vysotsky. Ce fut aussi la rencontre avec Pierre Boutonnet, infatigable coureur des montagnes, voyageur passionné et passionnant, naturaliste de talent, curieux de tout et surtout des ours...

Et puis vint un 21 mars, jour du printemps, dans une hêtraie lumineuse des Abruzzes, en Italie. C'est l'anniversaire de mon frère François, et nous sommes ensemble ce jour-là. L'ours apparaît devant nous, au beau milieu de l'après-midi, à une trentaine de mètres. Notre premier ours sauvage. Nous nous sommes arrêtés dans le chemin et avons contemplé, admiré cette bête solitaire qui marche lentement. Elle grimpe dans la forêt ouverte, fait un arrêt de temps en temps devant une touffe de fleurs, repart, paisible, renifle la terre en remuant le bout de son long museau, nous regarde sans nous voir de ses petits yeux noirs et vifs. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle disparaît derrière un amas de rochers. J'appris quelques mois plus tard que cette femelle avait été tuée par des villageois, mécontents de ses incursions dans leurs poubelles et leurs basses-cours...

En Roumanie, ce fut le proche contact avec les ours bruns des Carpates, aujourd'hui sacrifiés sur l'autel de l'argent. Un soir, dans une clairière encore ensoleillée, une mère est arrivée avec ses deux oursons. C'était un endroit où les forestiers déposent du maïs afin d'attirer les plantigrades pour les naturalistes, venus de toute l'Europe les observer. C'est aussi là que des chasseurs occidentaux viennent tuer les ours contre monnaie sonnante et trébuchante. Terrible vérité. Les quelques dizaines d'euros laissés aux forestiers par un petit groupe d'amoureux de la nature pour les accompagner ne pèsent pas lourd devant les 8 000 ou 10 000 euros payés par le chasseur fortuné pour faire le carton de sa vie. Loisir sordide, coup de fusil facile, indéfendable.

L'ourse s'est aventurée avec précaution dans l'espace encore baigné de lumière. Ses deux petits se chamaillaient derrière elle, encore un peu dégingandés sur leurs guiboles démesurées. Et puis un énorme sanglier est sorti du couvert et s'est avancé dans la clairière. Les deux grosses bêtes se sont fait face. L'ourse s'est dressée, debout, haute et splendide dans le soir finissant. Le sanglier est resté sur place, bien campé sur ses pattes. Alors, la mère a fait demi-tour, s'en est retournée dans la forêt, sa progéniture dissipée la suivant avec insouciance. Les deux oursons n'avaient même pas remarqué la présence de la bête noire. Plus tard, l'ourse est revenue, toujours aussi méfiante et discrète. Les petits se couraient après, se mordillaient, faisaient des culbutes. La mère a grignoté quelques épis de maïs, puis elle s'est éloignée et s'est assise au pied d'un arbre. Les deux bestioles poursuivaient leurs jeux d'enfants. Le soleil déclinait dans la clairière. Puis les trois ours sont partis sur un sentier, juste face à notre affût. On a vu une dernière fois le corps rond et lourd de l'ourse, les silhouettes frétilantes des oursons. Ils se sont évanouis dans le crépuscule, et il n'est plus resté que le chant mécanique du pinson. Sont-ils encore en vie aujourd'hui ? Il y eut encore bien d'autres rencontres avec l'ours, en Roumanie, en Espagne et en Italie. D'autres comportements, d'autres traces, d'autres griffures, d'autres laissées, d'autres souvenirs, ancrés profond dans les écrans de ma mémoire.

Et pendant toutes ces années, dans les Pyrénées, les derniers ours tentaient vainement de survivre. Au tout début des années 1990, ils ne sont plus que huit ou neuf dans la vallée d'Aspe (Pyrénées-Atlantiques), et il n'en reste qu'un seul dans les Pyrénées centrales. Dans leur innocence fruste, nos derniers plantigrades pyrénéens n'ont malheureusement rien à opposer à la bêtise des hommes. On continue à les abattre de temps en temps. On poursuit une politique de gestion de nos forêts, fondée exclusivement sur le profit et non sur la conservation. On développe les loisirs de montagne de manière totalement anarchique. On ouvre de nouvelles routes, de nouvelles pistes. Le domaine vital des ours se réduit peu à peu comme peau de chagrin, et seules les associations de protection de la nature se débattent pour que l'irréparable ne soit pas atteint, la disparition complète des ours français. En 1996 et 1997 arrive l'espoir : trois ours capturés en Slovénie sont relâchés en Haute-Garonne (Pyrénées centrales). Melba, l'une des ourses réintroduites, est abattue par un chasseur l'année suivante. Mais la nature fait (son) chemin : aujourd'hui, il y a sans doute 14 ou 15 ours dans cette région des Pyrénées.

Et puis Cannelle, dernière ourse pyrénéenne de souche, est tuée par des chasseurs un jour de novembre 2004, en vallée d'Aspe. Ce fut pour beaucoup de gens, simples citoyens ou militants convaincus, promeneurs du dimanche ou baroudeurs invétérés, forestiers, pêcheurs, chasseurs et naturalistes réunis, comme un coup de poing dans l'estomac, comme un triste lendemain de gueule de bois. C'était surtout le constat d'échec flagrant de politiques publiques inexistantes, ou presque, dans le domaine de la protection de notre nature, de notre environnement, de nos paysages, depuis des lustres. C'était aussi l'échec de politiques locales dont l'avenir de l'ours pyrénéen n'était pas le premier souci, loin s'en faut. Cannelle est morte, et avec elle beaucoup de nos illusions de démocrates convaincus. Le bilan était là, en filigrane, derrière ce crime contre-nature : toutes les avancées faites depuis des dizaines d'années dans notre pays, tous les combats pour préserver nos oiseaux, nos mammifères, nos plantes, nos montagnes, nos campagnes sont le fait des associations de protection de la nature et de leurs adhérents, trop rarement des élus et des gouvernements. Feuilleton dramatique et navrant, l'histoire des ours des Pyrénées concentre luttes, intérêts contradictoires, décisions aberrantes, et symbolise à elle seule nos choix redoutables pour la nature. Aujourd'hui, combien reste-t-il d'ours ? Qu'importe ! De toute façon, le chiffre fait frémir : une poignée d'ours sur une chaîne montagneuse de près de 400 kilomètres de long. HONTE A NOUS ! Avec Cannelle, transportée par hélicoptère dans un filet pour autopsie du corps, s'éteignaient des dizaines de milliers d'années de présence de l'ours dans les Pyrénées. Car les scientifiques le savaient depuis longtemps : les plantigrades pyrénéens étaient condamnés, avec ou sans Cannelle. Les ours ne sont plus assez nombreux pour que leur population soit viable. Jean-Jacques Camarra, coordinateur du réseau "Ours brun" des Pyrénées, me le confiait un jour, devant un feu de cheminée, là-bas, dans sa cabane de vie, sur les hauteurs d'Etsaut : "J'aime imaginer que les ours d'il y a 10 000 ans, ici, en vallée d'Aspe, regardaient la même lune, les mêmes étoiles

qu'aujourd'hui, mangeaient les mêmes myrtilles, arpentaient les mêmes vallons. Mais c'était il y a 10 000 ans..."

Nous pouvons bien sûr vivre sans ours, sans loups, sans lynx, comme aujourd'hui les Pyrénéens vivent sans leurs bouquetins, éliminés jusqu'au dernier par une chasse incontrôlée, et dont la disparition définitive de l'espèce, il y a quelques années, n'a ému que trop peu de gens. Mais nous pouvons aussi vivre avec. Leur présence dans nos paysages, dans nos forêts, dans nos montagnes repose surtout sur l'acceptation, la concertation, l'intelligence. A dire vrai, ce n'est pas grand-chose que d'accepter la présence de l'ours dans notre nature. Mais rarement un éleveur, un chasseur ou un berger ne le dira officiellement. Certains me l'ont avoué "hors micro", en me faisant promettre de ne jamais écrire leur nom, promesse que j'ai toujours tenue. .../...